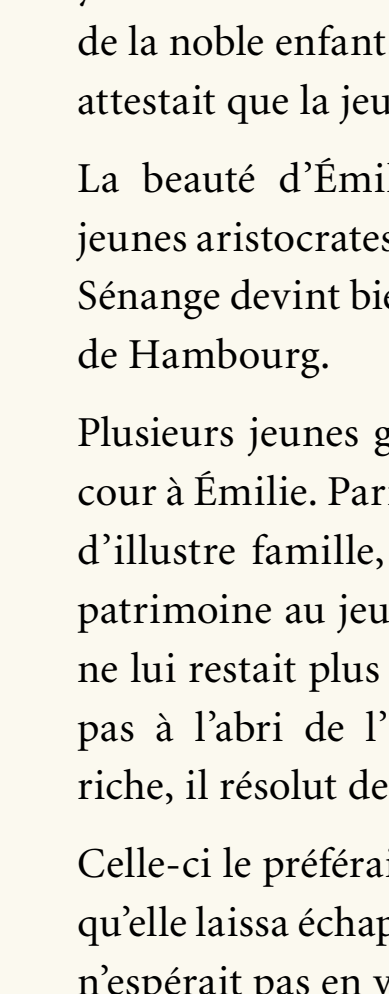
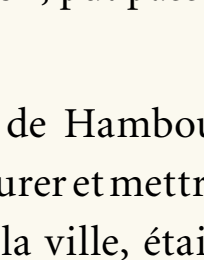


Le Témoignage de la morte



Prologue

EN 1793, ÉPOQUE TERRIBLE où le meurtre fut proclamé loi, plusieurs familles de la haute noblesse prirent le chemin de l'exil à temps pour échapper au couteau du philanthrope docteur Guillotin. Parmi ces heureux se trouva le vicomte de Sénange qui, décrété de l'arrestation, put passer avec sa famille en Allemagne.

Il alla se fixer près de Hambourg, dans un vieux château qu'il fit restaurer et mettre à neuf. Ce château, situé à une lieue de la ville, était entièrement isolé, à un demi-mille des ruines d'une ancienne abbaye.

La famille de monsieur de Sénange se composait de sa femme et d'Émilie de Sénange, leur seul enfant, qui venait d'atteindre sa seizième année.

Les premiers jours de l'exil, tristes partout, furent affreux au château. On s'accoutuma cependant peu à peu à la nouvelle patrie. Émilie de Sénange, image frappante de sa mère, faisait le bonheur de ses parents.

Aimable et jolie, Émilie était une de ces beautés qui atteignent parfois la perfection. Ses cheveux noirs encadraient un visage du plus pur ovale. De grands yeux nous laissaient lire la candeur et l'innocence de la noble enfant. Sa bouche, qui souriait toujours, attestait que la jeune fille était étrangère aux soucis.

La beauté d'Émilie attira l'attention de tous les jeunes aristocrates de la ville. Le nouveau château de Sénange devint bientôt le rendez-vous de la noblesse de Hambourg.

Plusieurs jeunes gens de haute distinction firent la cour à Émilie. Parmi eux se trouva un jeune homme d'illustre famille, mais qui avait dépensé tout son patrimoine au jeu et dans une vie de dissipation. Il ne lui restait plus que son palais, qui même, n'était pas à l'abri de l'hypothèque. Sachant le vicomte riche, il résolut de le demander la main d'Émilie.

Celle-ci le préférerait à tout autre, et quelques paroles qu'elle laissa échapper lui donnèrent à entendre qu'il n'espérait pas en vain. Il se décida.

Le vicomte de Sénange adorait sa fille; mais il était peu propre à préserver la jeunesse de cette enfant contre de fatales entraînements, il ne connaissait pas le cœur humain. Lui, loyal et honnête, croyait tous les hommes loyaux et honnêtes. Il ignorait que souvent de séduisants dehors ne servent qu'à voiler une honteuse perversité de cœur. Bien que Georges fut connu pour un débauché et un impie, il ne se trouva personne, cependant, pour mettre Émilie en garde contre ce fatal amour qu'elle avait conçu pour lui. Le vicomte, fasciné par les belles manières et les paroles hypocrites de monsieur de Rombalch, se laissa facilement tromper, et il consentit à cette union.

I

Le mariage, fixé à un mois, eut lieu à Hambourg. La fête fut fort belle. Le soir, un grand nombre d'invités se pressaient au château de Sénange et faisaient mille bons souhaits aux époux. Le bal se prolongea très avant dans la nuit. Le lendemain, Georges conduisit sa jeune épouse dans sa demeure.

Les premiers temps de cette union parurent assez heureux. Georges et sa femme ne se quittaient pas. Néanmoins, un nuage de tristesse voilait parfois le visage jusqu'alors si souriant d'Émilie. Un chagrin secret la trahissait, et souvent une larme silencieuse laissait voir une douleur secrète.

Quelques jours après son mariage, elle s'était aperçue qu'elle avait été trompée et que son mari ne l'aimait pas. Elle voyait maintenant Georges sans son vrai jour. Impie autant que débauché, il ne rougit pas de tourner en ridicule la piété d'Émilie. Elle essaya, mais en vain, à combattre les préjugés de Georges.

Un jour qu'elle aborda franchement la question, il la repoussa durement en disant : « Laisse-moi, hypocrite, ne viens plus me faire de semblables remontrances. » La jeune épouse, blessée au cœur, s'enfuit en pleurant dans sa chambre et n'en sortit plus de la journée. La malheureuse enfant était loin de deviner alors quelles effrayantes épreuves elle aurait à subir.

Dès cet instant, le bonheur s'enleva loin d'elle. Georges commença par chasser tous les domestiques qui paraissaient dévoués à leur maîtresse, et les remplaça par d'autres dont il eut soin d'acheter le dévouement. Dieu veillait sur Émilie. C'est ainsi que celui même sur qui comptait le plus Georges, un vieux serviteur de son père, nommé Paul Savah, resta dévoué à sa maîtresse. Il sut cependant dissimuler et gagner adroitement la confiance de Georges.

Six mois après ce mariage, une maladie qui sévissait alors, enleva d'un seul coup, à Émilie, son père et sa mère, les deux seuls protecteurs qui lui restaient. Avant de mourir, monsieur de Sénange fit venir Georges, et là, en présence d'Émilie et d'un prêtre, il lui parla ainsi : « Va, s'écriait-il alors, vous le voyez, je n'ai que peu de temps à vivre, encore un instant et vous resterez, ici, seul protecteur de mon Émilie. Je vous laisse ma fortune, je vous laisse mon nom; jurez, Georges, de toujours vous travailler à faire le bonheur de mon enfant et à soutenir l'honneur de ma maison. »

Georges, qui avait réussi à faire couler des larmes mensongères, jura tout ce que demanda le mourant. Émilie, malgré son chagrin, crut en la sincérité de ce serment et l'avenir lui parut moins sombre.

Une heure après, monsieur de Sénange rendait le dernier soupir en bénissant ses deux enfants. Ses funérailles eurent lieu le lendemain.

Immédiatement après, Georges revint au château, et sans daigner voir son épouse, alla se renfermer dans sa chambre. Il s'abandonna à la joie que lui causait cette mort. Enfin, se dit-il, me voilà possédant la fortune encore une fois. À moi d'agir maintenant et de me débarrasser d'une femme qui n'est plus qu'un obstacle à mon bonheur.

II

Quelques mois se passèrent, Georges se montra tendre et affectueux pour donner le change à son épouse sur ses projets infâmes. Il réussit, cette fois encore à tromper Émilie, qui crut enfin avoir conquis le cœur de Georges. Elle pria et pria pour sa conversion, car, disait-elle, il ne manquait plus que cela pour compléter son bonheur. Dès qu'elle quittait Georges, ce monstre ne craignait pas de rire de la crédulité de sa femme. « Va, s'écriait-il alors, jouis bien du peu de bonheur que je te donne; tu n'as pas longtemps à le goûter. » Son idée fixe était de briser le joug conjugal. Il pensa d'abord aux moyens. Un instant il se décida à s'enfuir et à laisser sa femme sans ressources, mais il trouva ce moyen peu expéditif, et cet homme endurci ne recula pas devant l'idée d'assassiner celle à qui, par deux fois, il avait juré fidélité.

Un jour qu'Émilie était allée chez une amie à Hambourg, Georges, seul dans sa chambre, sonna et appela Paul, qui monta tout de suite.

— Monsieur m'a fait mander? dit Paul en entrant.

— Oui, Paul, tu vas aller de suite en ville chercher le docteur Giardo et l'amener ici.

— Très bien, monsieur, dit Paul, en s'inclinant, et il sortit.

En revenant avec le docteur, Paul se fit une drôle de réflexion : pourquoi donc se demandait-il, mon maître fait mander ce médecin? Personne n'est malade, et ce Giardo ne jouit pas d'une bien bonne réputation. Il y a là-dessous un mystère qu'il me faut approfondir.

Arrivé au château, il introduisit monsieur Giardo auprès de son maître, qui lui dit : « Retire-toi, Paul, et vois à ce que personne ne vienne nous déranger. » Paul obéit.

Sitôt qu'ils furent seuls, Georges ferma les portes au verrou et revint s'asseoir près du médecin resté debout.

— Vous ignorez, peut-être, pourquoi je vous ai fait mander?

— C'est que madame ou monsieur pourrait être indisposé.

— Non, docteur, c'est pour autre chose. Notre ancienne amitié m'a mis à même de savoir que bien que très ambitieux, vous n'avez réussi qu'à demi à acquérir la fortune. Il n'en a pas dépendu de vous, car je sais votre zèle; je sais que moyennant 25 000 thalers, vous avez adroitement expédié...

— Que dites-vous? s'écria le docteur en pâlisant.

— Rassurez-vous, monsieur, je ne veux point vous perdre; je sais donc que, de complicité avec mon ex-ami Jules de Navarro, vous avez empoisonné Félicie d'Astora, son épouse.

— Calomnie, monsieur!

— Au contraire, c'est au plus de la médisance. Prenez et lisez, monsieur; ce papier me fut confié par de Navarro lui-même; lisez, monsieur.

Le docteur le prit, et à peine avait-il regardé, qu'il pâlit encore davantage et tomba sur une chaise qui heureusement se trouvait près de lui.

Georges garda quelque temps le silence, puis regardant le docteur :

— Vous n'avez rien à craindre, monsieur; car, loin de vouloir vous inquiéter, je viens vous faire de nouvelles propositions.

— Quelles sont ces propositions? répondit le docteur Giardo, qui se voyait maintenant pieds et poings liés à la discrétion de Georges.

— Vous ferez pour moi ce que vous avez fait pour Navarro, seulement vous recevrez le double de la somme. Vous me préparerez un poison des plus violents que je glisserai dans du vin. Est-ce convenu? Voici le pacte, signez.

Pour toute réponse, le docteur prit le papier et le signa sans même le regarder.

À peine avait-il fini qu'un bruit de pas se fit entendre dans l'appartement voisin. « Perdus! » s'écrièrent ensemble Georges et le docteur, qui s'élançèrent vers la chambre d'où venait le bruit : la chambre était vide.

— C'est le vent, dit Georges encore ému...

— Oui, répondit le docteur, et tous deux retournèrent dans le cabinet. Un instant après, le docteur quittait Georges, lui recommandant de venir lui-même ou d'envoyer son plus fidèle serviteur chercher le poison. Georges appela Paul, en qui reposait toute sa confiance. « Va, lui dit-il, chez le docteur Giardo, qui te remettra une potion pour moi. »

III

Quelques heures après, Paul se dirigeait vers la ville; il marchait la tête basse et heurtait à tout moment les passants. C'est que Paul réfléchissait. « Infâme coquin, se disait-il en lui-même, tu veux ajouter l'assassinat, il ne manquait plus que ce diamant à ta couronne; oui, j'y consens, tu seras assassin, mais elle ne mourra pas; Dieu m'a mis ici pour empêcher un crime, à moi de remplir ma mission. »

Arrivé chez le docteur, celui-ci lui donna une petite fiole, en disant : « Que ton maître prenne de ce liquide toutes les heures. » Paul retourna de suite au château; il recommença son monologue; « Ah! tu crois me tromper, toi aussi, mais je connais tout, tu ne perds rien pour attendre. »

Paul s'arrêta chez un pharmacien, acheta une bouteille semblable à celle que lui avait donnée le docteur, puis il y fit mettre un puissant narcotique qui existait alors.

De retour au château, il donna cette dernière bouteille à Georges, et garda celle contenant le poison.

— Que t'a dit le docteur? demanda Georges.

— Il m'a chargé de vous dire de prendre de ce liquide d'heure en heure.

Vers les huit heures du même soir, Émilie revint au château. Georges, se montrant affectueux, alla au devant d'elle, en ne craignant pas, le misérable, de lui donner le baiser de Judas.

— Je suis bien fatiguée, dit Émilie; tu me permettras bien d'aller prendre quelque repos.

— Tu prendras au moins un verre de vin avec moi avant de te mettre au lit.

— Oh! sans doute, Georges, je prendrai du muscat.

— Et moi du bordeaux, dit son mari, en apportant deux bouteilles. Puis versant le vin, il passa le verre empoisonné à Émilie, qui le vida d'un seul trait, puis elle gagna sa chambre; Georges en fit autant, alla se coucher comme si de rien n'était.

Paul dans sa loge, veillait aussi, et assis sur son lit, il réfléchissait. Il se leva tout à coup, une idée lumineuse se venait de traverser son cerveau. « À l'œuvre », s'écria-t-il, et il sortit de sa chambre. Il monta doucement au cabinet de Georges et alla droit à l'armoire secrète, dont il avait su découvrir le secret. Il l'ouvrit sans difficulté, un papier roula à terre, c'était le pacte. Dieu est avec moi, se dit Paul, ivre de joie. « Aux ruines maintenant », et il partit.

Il resta aux ruines près de deux heures, et en revint en souriant. « Tout est prêt maintenant; merci, mon Dieu, merci de m'avoir donné une si belle mission. »

Le lendemain matin, la femme de chambre d'Émilie alla éveiller Georges en s'écriant : « Vite, vite, monsieur, madame se meurt. » Tous les domestiques accoururent à ces cris et trouvèrent madame de Rombalch gisant à terre, le visage livide, ses pouls ne battait plus, elle était morte...

Georges se laissa aller à l'explosion d'un chagrin qui convainquit les moins crédules. Tous les plaignaient de perdre une épouse si jeune et si jolie. Le bruit se répandit partout que madame Rombalch avait succombé à une maladie de langueur qui s'était déclaré à la mort de son père. On ne prenait pas alors les précautions d'aujourd'hui pour constater les décès. Aucun soupçon ne transpara. Georges, retiré dans sa chambre, ne voulut pas même en sortir pour manger; il ne cessait de pleurer, ce qui contribua à faire disparaître les derniers soupçons.

Paul fut chargé de mettre Émilie dans sa tombe. C'était au premier étage; il eut soin de congédier tout le monde sous un prétexte ou sous un autre. Une fois seul, il remplit le cercueil de lingerie et autres choses, puis il en scella le couvercle. Enlevant aussitôt Émilie dans ses bras, il sortit à la hâte; il était temps, Émilie s'éveilla. « Que faites-vous, Paul, où vais-je? où est Georges, Paul? Paul!

— Silence, madame, de grâce, ou tout est perdu.

